

Audience Générale du Mercredi 26 Août 2020

PAPE FRANÇOIS

AUDIENCE GÉNÉRALE

*Place Saint-Pierre
Mercredi 26 Août 2020*

Chers frères et sœurs, bonjour !

Face à la pandémie et à ses conséquences sociales, de nombreuses personnes risquent de perdre l'espérance. En ce temps d'incertitude et d'angoisse, j'invite chacun à accueillir le don de l'espérance qui vient du Christ. C'est Lui qui nous aide à naviguer dans les eaux tumultueuses de la maladie, de la mort et de l'injustice, qui n'ont pas le dernier mot sur notre destination finale.

La pandémie a souligné et aggravé les problèmes sociaux, en particulier l'inégalité. Certains peuvent travailler à la maison, tandis que pour de nombreux autres, cela est impossible. Certains enfants, en dépit des difficultés, peuvent continuer à recevoir une éducation scolaire, tandis que pour de très nombreux autres, celle-ci s'est brusquement interrompue. Certains pays puissants peuvent émettre de la monnaie pour affronter l'urgence, tandis que pour d'autres, cela signifierait hypothéquer leur avenir.

Ces symptômes d'inégalité révèlent une maladie sociale ; c'est un virus qui vient d'une économie malade. Nous devons le dire simplement : l'économie est malade. Elle est tombée malade. C'est le fruit d'une croissance économique inique – voilà la maladie : le fruit d'une croissance économique inique – qui ne tient pas compte des valeurs humaines fondamentales. Dans le monde d'aujourd'hui, quelques personnes très riches possèdent plus que

tout le reste de l'humanité. Je répète cela parce que cela nous fera réfléchir : quelques personnes très riches, un petit groupe, possèdent plus que tout le reste de l'humanité. C'est une pure statistique. C'est une injustice qui crie au ciel ! Dans le même temps, ce modèle économique est indifférent aux dommages infligés à la maison commune. On ne prend pas soin de la maison commune. Nous allons bientôt dépasser un grand nombre des limites de notre merveilleuse planète, avec des conséquences graves et irréversibles : de la perte de biodiversité et du changement climatique à l'élévation du niveau des mers et à la destruction des forêts tropicales. L'inégalité sociale et la dégradation de l'environnement vont de pair et ont la même racine (cf. Enc. *Laudato si'*, n. 101) : celle du péché de vouloir posséder, de vouloir dominer ses frères et sœurs, de vouloir posséder et dominer la nature et Dieu même. Mais cela n'est pas le dessein de la création.

« Au commencement, Dieu a confié la terre et ses ressources à la gérance commune de l'humanité » (*Catéchisme de l'Eglise catholique*, n. 2402). Dieu nous a demandé de dominer la terre en son nom (cf. Gn 1, 28), en la cultivant et en en prenant soin comme un jardin, le jardin de tous (cf. Gn 2, 15). « Alors que "cultiver" signifie labourer, [...] ou travailler, "garder" signifie protéger, [et] sauvegarder » (*LS*, n. 67). Mais attention à ne pas interpréter cela comme une carte blanche pour faire de la terre ce que l'on veut. Non. Il existe « une relation de réciprocité responsable » (*ibid.*) entre nous et la nature. Une relation de réciprocité responsable entre nous et la nature. Nous recevons de la création et nous donnons à notre tour. « Chaque communauté peut prélever de la bonté de la terre ce qui lui est nécessaire pour survivre, mais elle a aussi le devoir de la sauvegarder » (*ibid.*). Les deux choses.

En effet, la terre « nous précède et nous a été donnée » (*ibid.*), elle a été donnée par Dieu « à tout le genre humain » (*CEC*, n. 2402). Il est donc de notre devoir de faire en sorte que ses fruits arrivent à tous, et pas seulement à quelques-uns. Et cela

est un élément-clé de notre relation avec les biens terrestres. Comme le rappelaient les pères du Concile Vatican II, « l'homme, dans l'usage qu'il en fait, ne doit jamais tenir les choses qu'il possède légitimement comme n'appartenant qu'à lui, mais les regarder aussi comme communes : en ce sens qu'elles puissent profiter non seulement à lui, mais aussi aux autres » (Const. past. *Gaudium et spes*, n. 69). En effet, « la propriété d'un bien fait de son détenteur un administrateur de la Providence pour le faire fructifier et en communiquer les bienfaits à autrui » (CEC, n. 2404). Nous sommes administrateurs des biens, pas les propriétaires. Administrateurs. « Oui, mais ce bien est à moi ». C'est vrai, il est à toi, mais pour l'administrer, par pour le garder de façon égoïste pour toi.

Pour assurer que ce que nous possédons apporte de la valeur à la communauté, « l'autorité politique a le droit et le devoir de régler, en fonction du bien commun, l'exercice légitime du droit de propriété » (*ibid.*, n. 2406) (Cf. GS, 71; Saint Jean-Paul II, Lett. enc. *Sollicitudo rei socialis*, n. 42; Lett. enc. *Centesimus annus*, nn. 40.48). La « subordination de la propriété privée à la destination universelle des biens [...] est une "règle d'or" du comportement social, et le premier principe de tout l'ordre éthico-social » (LS, n. 93) (Cf. S. Jean-Paul II, Lett. enc. *Laborem exercens*, n. 19).

Les propriétés, l'argent sont des instruments qui peuvent servir à la mission. Mais nous les transformons facilement en fins, individuelles ou collectives. Et lorsque cela a lieu, on porte atteinte aux valeurs humaines essentielles. L'*homo sapiens* se déforme et devient une espèce d'*homo æconomicus* – dans le mauvais sens du terme – individualiste, calculateur et dominateur. Nous oublions que, étant créés à l'image et ressemblance de Dieu, nous sommes des êtres sociaux, créatifs et solidaires, avec une immense capacité à aimer. Nous oublions souvent cela. De fait, nous sommes les êtres les plus coopératifs parmi toutes les espèces, et nous nous épanouissons en communauté, comme on le voit bien dans l'expérience des saints (« *Florecemos en racimo, como los*

santos »: une expression commune en espagnol). Il y a un dicton espagnol qui m'a inspiré cette phrase, et qui dit : *Floreceamos en racimo, como los santo*. Nous nous épanouissons en communauté, comme on le voit dans l'expérience des saints.

Quand l'obsession de posséder et de dominer exclut des millions de personnes des biens primaires ; quand l'inégalité économique et technologique est telle qu'elle déchire le tissu social ; et quand la dépendance vis-à-vis d'un progrès matériel illimité menace la maison commune, alors nous ne pouvons pas rester impassibles. Non, cela est désolant. Nous ne pouvons pas rester impassibles ! Avec le regard fixé sur Jésus (cf. He 12, 2) et la certitude que son amour œuvre à travers la communauté de ses disciples, nous devons agir tous ensemble, dans l'espérance de donner naissance à quelque chose de différent et de meilleur. L'espérance chrétienne, enracinée en Dieu, est notre ancre. Elle soutient la volonté de partager, en renforçant notre mission en tant que disciples du Christ, qui a tout partagé avec nous.

Et cela, les premières communautés chrétiennes, qui comme nous, vécurent des temps difficiles, l'ont compris. Conscientes de former un seul cœur et une seule âme, elles mettaient tous leurs biens en commun, en témoignant de la grâce abondante du Christ sur elles (cf. Ac 4, 32-35). Nous vivons actuellement une crise. La pandémie nous a tous plongés dans une crise. Mais rappelez-vous : on ne peut pas sortir pareils d'une crise, ou bien l'on sort meilleurs, ou bien l'on sort pires. C'est l'option qui se présente à nous. Après la crise, est-ce que nous continuerons avec ce système économique d'injustice sociale et de mépris pour la sauvegarde de l'environnement, de la création, de la maison commune ? Réfléchissons-y. Puissent les communautés chrétiennes du vingt-et-unième siècle retrouver cette réalité – la sauvegarde de la création et la justice sociale : elles vont de pair – en témoignant ainsi de la Résurrection du Seigneur. Si nous prenons soin des biens que le Créateur nous donne, si nous mettons en commun ce que nous possédons de façon à ce que personne ne manque de rien, alors nous pourrions véritablement inspirer l'espérance

pour faire renaître un monde plus sain et plus équitable.

Et pour finir, pensons aux enfants. Lisez les statistiques : combien d'enfants, aujourd'hui, meurent de faim à cause d'une mauvaise distribution des richesses, d'un système économique que j'ai évoqué auparavant ; et combien d'enfants, aujourd'hui, n'ont pas droit à l'école, pour la même raison. Que cette image, des enfants dans le besoin à cause de la faim et du manque d'éducation, nous aide à comprendre que nous devons sortir meilleurs de cette crise. Merci